Homosexualité et le don du sang p. 3

Plan stratégique de l'UL p. 5

Vulgaires Machins: spectacle le 1er mars p. 8

Anti-carnaval de l'AEF p. 9

Découverte d'une plante préhistorique p. 2

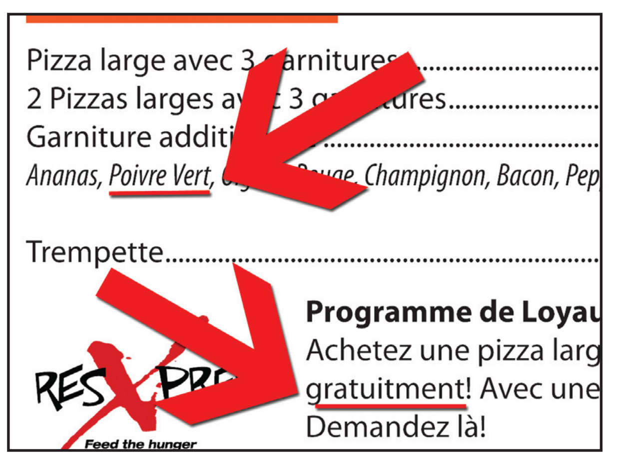


L'Orignal déchaîné

Volume 25 numéro 4

Ara-marqué : pourquoi bouffons-nous en anglais?





VOUS APPELLEZ, NOUS DELIVERONS JUSQU'À VOTRE PORTRE!

APPELLEZ (705) 675-1151 ext. 4484

COMMANDE MINIMUM DE 10,00$

OUVERT DU MERCREDI À DIMANCHE DE 18HR À MINUIT!

RESXPRESS

Feed the hunger

Laurentian University - Foodservices

Patrick Wright
px_wright@laurentienne.ca

Toute personne qui a participé à une activité FESFO quelconque a entendu la même histoire de commander un « café large » chez Tim Horton. La quête pour les services francophones a toujours été difficile en Ontario. Mais visons plus le campus de l'Université Laurentienne. On est carrément dans une institution bilingue et par bouts, on est bien. On peut même parfois trouver un service adéquat en français. Sauf les francophones, on est comme tout le monde autre, il faut qu'on mange. On se dirait bien chanceux sur campus d'avoir non seulement trois cafétérias, mais deux Tim Hortons. Quelqu'un doit bien se poser la question : est-ce que les services sont adéquats aux francophones? La réponse est toutefois variée et dépendante du temps et du lieu. Mais cet article n'a pas comme but de parler du service en français physique, mais plutôt des stratégies de marketing envers les francophones employées par l'Aramark.

Ce n'est aucun secret que les médias sociaux deviennent énormément populaires. Facebook, ayant 850 millions de membres, est devenu un outil de marketing optimal pour plus ou moins n'importe quoi. Que ce soit un groupe de 4 personnes ou de 4 millions de personnes, c'est un lieu rassembleur virtuel qui permet de partager des évènements, des nouvelles et même juste du jargon. Récemment, une page est apparue sous mes pages recommandées, intitulée « Laurentian Dining Services ». Premièrement, on remarque qu'il n'y a pas de français dans ce titre. Par contre, c'est en observant les items affichés sur le babillard qu'on voit le problème. En voici quelques extraits : « obtenez un rabais de 1 $ sur votre achat après ausir presentez votre coupon à la caisse » ou encore « Suivez-nous sur Twitter et comme nous sur facebook ». Alors, de curiosité, j'ai ouvert le site web de traduction de Google. Justement qu'en faisant le copier-coller du texte anglophone, ça donne mot pour mot ce qui est cité. Malgré que la traduction internet a amélioré de beaucoup dernièrement, ça ne donne tout de même pas un texte concret et n'importe quel francophone pourrait vous le dire. Comment justifier l'utilisation de tels outils quand il y a un service de traduction disponible ici même sur campus? Alors j'ai pris comme tâche de souligner dans la section de commentaires l'importance du bilinguisme. Le résultat? Une amélioration totale du français? Non, on a tout brusquement arrêté d'afficher de quoi en français! À part les images envoyées par le bureau national d'Aramark, il n'y a pas eu un seul mot de français affiché sur le babillard, et ce depuis le 12 janvier! Enfin, espérons qu'ils ne s'attendent pas à ce que les francophones viennent tous les « commer » en même temps.

Il y a un autre exemple d'utilisation de traduction internet qui se trouve dans : « Bienvenue en arrière chacun. ResXpress commence le support ce soir! » Alors, parlons un peu du fameux service de ResXpress. Le concept est génial, c'est un service de livraison après les heures de nourriture. C'est comme un genre de service de chambre pour les gens en résidence. Mais avez-vous lu le menu francophone? Ce dernier est cousu d'erreur, c'est difficile de lire une ligne de texte sans trouver de fautes. On parle entre autres de « poivre vert », de « bouteilles de soda » et de « crémeux d'italien » pour donner que quelques exemples. C'est tellement mal écrit que c'est sur le bord d'être de la publicité mensongère pour les francophones.

Combien de fois faudra-t-il souligner ceci avant que ce soit clair aux yeux des gérants de notre service alimentaire que nous les francophones on est ici et par notre présence on mérite de se faire traiter comme si on existe. Sur une note personnelle, l'administration d'Aramark peut se sentir libre de me contacter à n'importe quel moment, en fait ils peuvent s'attendre d'entendre parler de moi jusqu'à ce que chaque étudiant sur ce campus pourra les comprendre. En attendant, continuons notre célébration de la liberté du café!

Images tirées du menu ResXpress en français, qui a été distribuée par annonce courriel à tous les étudiants de l'Université Laurentienne.

S.O.S Montfort : 15 ans déjà!

Mylène Desbiens
mz_desbiens@laurentienne.ca

Les Franco-Ontariens ont toujours été reconnus comme un peuple résistant qui n'avait pas peur de se battre afin d'acquérir nos droits en tant que minorité francophone. En passant par le règlement 17, la bataille des épingles à chapeau, les crises scolaires et même celle de la loi 8 qui nous affectent, les Franco-ontariens n'ont jamais eu peur de se lever debout et brandir des affiches pour faire passer leur message. Montfort en est un bon exemple.

Le 24 février 1997, le premier ministre de l'Ontario, Mike Harris, annonce la fermeture de l'hôpital Montfort. L'unique hôpital universitaire de langue française, située à Ottawa, se voit menacé par les coupures du gouvernement conservateur de l'Ontario. C'est ainsi que les Franco-Ontariens commencent une de leur plus grande bataille qui durera 5 ans afin de sauver leur hôpital.

L'hôpital qui avait été fondé par les Filles de la Sagesse en 1953. La Comission de Restructuration des Services de Santé (CRSS), annonça la fermeture de cet hôpital qui avait été fondé par les Filles de la Sagesse en 1953, ainsi que 24 autres hôpitaux en Ontario. Gisèle Lalonde, ancienne enseignante et mairesse de Vanier ainsi qu'ancienne candidate conservatrice, était à la tête du mouvement, à qui nous devons aujourd'hui l'hôpital Montfort. Le 22 mars 1997, un rassemblement de 10 000 Franco-ontariens prend place. C'est ainsi que débuta une grande lutte qui durera 5 ans.

Mike Harris, chef du gouvernement conservateur, avait été élu 2 ans plus tôt en faisant des promesses de faire du ménage dans les finances de l'Ontario qui, à cette époque, était fort endetté (plus de 10 milliards de dollars). Il commença tôt et fort à faire des coupures, tout d'abord dans la fonction publique, réduction des ministères et même la fusion de certaines villes. Lorsque le gouvernement conservateur annonça que les services seraient maintenant tenus sous un même toit à l'hôpital général d'Ottawa et qu'il serait bilingue, les Franco-ontariens n'y ont pas cru une seconde. Jean-Robert Gauthier, sénateur libéral, affirma dans une entrevue : « C'est un maudit mensonge. […] Il y a des francophones qui travaillent [à l'hôpital général d'Ottawa]. Ça, c'est vrai. […] Mais de dire que la langue d'usage, de communication est le français? Jamais de la vie, c'est tout en anglais. »

En plus du rassemblement du 22 mars, S.O.S Montfort fait circuler une pétition afin de soutenir la cause. Plusieurs gens reconnus la signent tels que Bob Rae, chef du NPD à l'époque,Daniel Johnson, chef du parti libéral du Québec et Lucien Bouchard, chef du Bloc Québécois. Il n'y a pas seulement des politiciens, mais aussi des célébrités du sport telles que Guy Lafleur. Gisèle Lalonde savait comment frapper fort et haut elle aussi, elle se dirigea donc à la ville de Montréal et parla aux membres de l'hôpital Lakeshore, l'équivalent de Montfort pour la population anglophone. Elle reçoit leur appui à 110%.

Le 13 aout 1997, le gouvernement conservateur annonce que l'hôpital Montfort ne fermera pas ses portes, mais qu'elle aura « un nouveau rôle ». Entre autres, elle perdra la moitié de son budget, son service d'urgence et le 2/3 de ses lits. C'est ainsi qu'on commence à mettre de la pression sur le gouvernement fédéral pour avoir leur appui. Le premier ministre du Canada à l'époque était Jean Chrétien, chef du parti libéral. Il admit que la décision administrative était au gouvernement provincial. Heureusement, S.O.S Montfort reçoit l'aide de plusieurs gens et organisations, entre autres, 10 000$ du Bloc Québécois. Gisèlse affirma « il ne faut pas critiquer ceux qui nous donnent de l'argent, mais bien ceux qui ne nous en donnent pas et qui ne nous soutiennent pas ». C'est à ce moment, que Gisèle Lalonde s'est mis à l'esprit qu'elle était pour gagner cette bataille. Son prochain arrêt : la Cour suprême du Canada.

Le 3 juin 1999, les conservateurs remportent une fois de plus les élections en Ontario. Quelle déception pour les Franco-Ontariens! Mike Harris, encore à la tête du gouvernement, s'engage à poursuivre ce qu'il avait commencé 2 ans plus tôt. Moins de 2 semaines plus tard, l'avocat du mouvement S.O.S Montfort, Ronald Caza, se rend à la cour divisionnaire, où malheureusement, tous les autres hôpitaux qui ont voulu luttés, se sont vu échouer. Heureusement, les cartes du jeu se sont vouées bonnes pour S.O.S Montfort, qui ont trouvé dans la constitution, un article qui était quasiment rédigé pour la lutte de Montfort. Dans la constitution, on affirmait que les provinces avaient des obligations pour protéger les minorités. Quelle joie pour nos patriotes! Pour mettre la cerise sur le gâteau, durant les tribunaux, les juges semblaient avoir un penchant pour SOS Montfort, et comprenaient leurs arguments.

Le 1er février 2002, le gouvernement conservateur annonce qu'il n'ira pas poursuivre la cause en cour suprême, mettant ainsi fin à une bataille de 5 ans. Aucun mot ne peut être trouvé pour exprimer la joie du peuple franco-ontarien. Gisèle Lalonde a même affirmé que si elle a laissé sa santé pour cette bataille, si c'était à recommencer, elle le ferait. Mais la plus grande victoire n'était pas Montfort, mais bien que les Franco-ontariens ont confirmés leur droit de vivre en français même en milieu minoritaire.

Pour célébrer et souligner le 15e anniversaire de ce rassemblement , la fondation franco-ontarienne a décidé de recréer le plus grand rassemblement de solidarité franco-ontarienne, mais cette fois de façon virtuel. Leur but? D'avoir 10 000 notions « j'aime » sur leur page Facebook par le 22 mars 2012. Afin de démontrer votre appui, veuillez vous rendre à la page https://www.facebook.com/Fondationfranco .

Et n'oubliez surtout pas : Montfort, fermé : JAMAIS !

« Gisèle Lalonde, ancienne enseignante et mairesse de Vanier ainsi qu'ancienne candidate conservatrice, était à la tête du mouvement »



Équipe déchaînée 2011-2012

Édition/Rédaction	Camille Tremblay Beaulieu Mylène Desbiens
Édition/Mise en page	Rebecca Salazar
Directeur de marketing	Philippe Bélanger-Leroux
Trésorière	Mélissa Proulx
Chroniqueurs/ Chroniqueuses	William Breton Chloé Hallée-Théoret Michel Laforge Louis-Philippe Lévesque Matthew Lynch Priscilla Pilon Thomas Restoule Cécile Rodriguez-Beaudoin Patrick Wright

L'Orignal déchaîné, constitué en personne morale le 23 octobre 2006, est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français.

L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide de logiciels Adobe CS5 et est imprimé chez Journal Printing. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, à divers points de distribution en ville, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doivent se faire envoyer à l'adresse ci-dessous.

La responsabilité des opinions émises ainsi que la féminisation appartiennent à l'auteur de l'article. L'édition générale ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au Comité de rédaction. Les textes et les illustrations publiés dans L'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Vous pouvez nous faire parvenir vos commentaires et suggestions en utilisant les coordonnées inclues à droite.

Afin de vous abonner au journal, vous pouvez aussi nous contacter en utilisant ces coordonnées.

304 Centre étudiant
Université Laurentienne
Sudbury ON P3E 2C6
Téléphone :
(705) 675-4813
Télécopieur :
(705) 675-4876
Courriel :
lorignal@laurentienne.ca

Est-ce que donner c'est dans votre « nature »?

Philippe Bélanger-Leroux
pr_belangerleroux@laurentienne.ca

Les campagnes de la Société canadienne du sang (SCS) encouragent de plus en plus les citoyens canadiens à faire le don de transfusions sanguines. Toutefois, leur slogan qui prône : « donnez, c'est dans votre nature », est contradictoire. Selon les faits, depuis juin 2007, la Société canadienne du sang interdit systématiquement à vie les hommes homosexuels et bisexuels de faire un don de sang. Bref, ceux-ci réclament que ce ne soit guère dans la « nature » des hommes ayant des relations sexuelles protégées avec d'autres hommes d'aider les gens en état critique, mais que c'est bien dans la « nature » d'une prostituée d'en faire ainsi.

Plusieurs diront que cette interdiction viole les droits et les lois antidiscriminatoires des homosexuels et bisexuels qui sont clairement cités dans la Charte canadienne des droits et libertés. Toutefois, puisque la SCS n'est pas d'un organisme gouvernemental, la Charte ne s'applique aucunement.

À l'intérieur de sa thèse de maîtrise intitulée « L'Homosexualisation du sida dans une communauté du Nord de l'Ontario français : une interprétation des stigmates et de la discrimination entourant la maladie », Andréanne Aubin, étudiante en sociologie de l'Université Laurentienne, précise que cette population marginalisée fait face à une « discrimination sociale [qui] a eu plusieurs conséquences sur la vie des homosexuels dans la société ». Celle-ci ajoute que le VIH/SIDA « engendre la peur, la panique, le châtiment, l'hostilité, la crainte et la discrimination. Cette maladie semble viser les homosexuels dont on accuse d'être à la source de l'épidémie ». Toujours connue comme la « maladie des gaies », notons que le nombre d'hétérosexuels porteurs de cette maladie infectieuse croît plus rapidement que celui des homosexuels. Selon les recherches d'ONUSIDA, 37% des nouveaux cas d'infections sont attribués à des gens ayant des relations hétérosexuelles.

Lors d'une entrevue téléphonique avec une infirmière nommée Michelle de la Société canadienne du sang, celle-ci m'expliqua que les recherches de la SCS (bien qu'elles se fondent sur des sciences surannées) confirment que cette interdiction est préventive dans le but d'éviter les contaminations avec le VIH. Selon les constats de Statistique Canada, il est important de noter que l'interdiction de cette Société qui « se plaint que l'on manque de sang » se prive d'un bassin assez important de donneurs. En effet, la fréquence de l'homosexualité varie suivant les statistiques de 4% à 6% ce qui explique que la SCS exclue catégoriquement plus de 1 360 000 à 2 040 000 homosexuels. Devant ces chiffres révélateurs, la SCS soutient toujours le fait qu'il ne s'agit pas d'une politique discriminatoire, mais bien d'une méthode de prévention pour leur réserve de sang.

Comment ne s'agit-il pas d'une politique discriminatoire si l'émoi déclenché par la SCS exclut explicitement les homosexuels et bisexuels mâles de faire un don de sang? Face aux nouveaux tests de dépistages, l'argumentation de la SCS se tient mal. Cette exclusion est un exemple de marginalisation, de stigmatisation et d'injustice envers la population homosexuelle et bisexuelle au Canada. Il ne faut pas omettre le fait que ce groupe continue d'être touché par le VIH au Canada, cependant, le fait qu'une Société pancanadienne se prononce en faveur de ce stéréotype démodé nous démontre très bien qu'il existe toujours, en 2012, un manque d'évolution dans les mentalités ainsi qu'une homophobie révoltante.

Doublement minorisé, le respect de la dignité de ces hommes est livré au jugement des majoritaires; en dépit du savoir accumulé sur le virus, les hommes homosexuels et bisexuels sont toujours victimes. C'est à espérer qu'un jour les mœurs marginales seront elles aussi évoluées dans le contexte de la société contemporaine. Enfin, l'orientation sexuelle d'une personne n'est pas un choix, une anormalité, une infirmité, un interdit « contre nature » ou encore moins un châtiment de Dieu. Mettez-vous dans les souliers d'un homme bisexuel ou homosexuel et imaginez ne pas pouvoir donner, ne pas pouvoir sauver les gens que vous aimez.

La corrida : la préserver ou l'abolir ?

Priscilla Pilon
px_pilon@laurentienne.ca

Réalité inévitable de la culture espagnole, que vous soyez pour ou contre, la corrida est un sujet toujours chaud dont les différents points de vue se disputent constamment. Certains voient cette exécution comme centre de leur monde culturel et d'autres la voient comme une boucherie qui met un terme à la vie des taureaux en employant le plus de torture possible.

Pour vous éclairer un peu sur ce qu'est exactement la corrida; il s'agit d'un spectacle où généralement un homme, vêtu du costume traditionnel (voir photo), doit insérer 6 pics dans la nuque d'un taureau. Cette scène se termine par l'insertion du tercio (une grande épée) où l'animal finit par mourir d'affaiblissement, d'épuisement et d'asphyxie.

À première vue, cela peut sembler assez cruel, et à vrai dire, en deuxième vue aussi! Nous, les Canadiens, ne sommes pas familiers avec ce genre d'exécution, donc lorsqu'on entend parler de ce spectacle qui a pour but de tuer un animal, nous pensons que c'est insensé et nous ne pouvons pas voir ce qui pousserait certaines personnes à vouloir jouer ce rôle de toréador ou même d'assister à ce genre de spectacle. Cependant, depuis plusieurs siècles, la corrida fait partie intégrale de la culture espagnole. Ces genres de séances prennent part non seulement en Espagne, mais en France, au Portugal et dans plusieurs parties de l'Amérique latine également.

Malgré l'image que nous projettent ces nations, il y a toujours des opposants à cette coutume. Plusieurs mouvements anti-corridas, qui émergent de ces pays mêmes, sont établis depuis plusieurs siècles. C'est une lutte constante entre la protection des animaux et la préservation du patrimoine culturel.

Cependant, d'après plusieurs sondages, l'intérêt pour les corridas de taureaux diminue avec les années. Tout comme le déclin des pratiques religieuses, la nouvelle génération ne se préoccupe pas autant de cette partie de leur culture comme le faisaient leurs ancêtres. Pour mieux vous l'illustrer; 51% des gens âgés de 65 ans et plus ont un intérêt pour la corrida tandis que seulement 23% des gens âgés de 25 à 34 ans s'y intéressent.

D'après les tendances, ce déclin n'est pas près de remonter surtout avec les nouveaux règlements mis en place pour protéger les enfants. Plusieurs mères se sont plaintes de la facilité d'accès aux corridas de taureaux aux heures d'écoutes des enfants, et ce, grâce à la diffusion en direct. En réponse à la demande, ces émissions ont été bannies et maintenant il y a seulement des rediffusions plus tard en soirée. Pour ce qui en est des matchs dans l'arène, l'accès est interdit aux enfants de moins de 14 ans en Catalogne depuis 2003 et aux jeunes de moins de 12 ans dans la majorité des autres centres. Le motif de cette législation est de démontrer que la corrida promouvrait une image justifiée et banalisée de la violence.



Une autre composante qui contribue à l'opposition de la corrida est la communauté autonome de la Catalogne. Depuis janvier 2012, il est interdit de pratiquer la corrida dans toute l'étendue de cette collectivité. Cependant, les motifs de cette nouvelle législation sont à questionner. Depuis longtemps, la Catalogne souhaite être indépendance de l'Espagne. Donc, l'abolition de la corrida de taureaux a peut-être comme unique but de venir à l'encontre des convictions du reste du pays. C'est peut-être un moyen de marquer leur indépendance ou de signaler leur opposition à l'unité de la Nation.

Pour donner suite à cette déclaration, l'État a réagi avec une proposition de loi qui déclarait les taureaux comme des biens d'intérêts culturels, d'où l'importance de préserver la tradition de la corrida. L'État a fini par accepter la nouvelle loi imposée en Catalogne due à son statut de communauté autonome, mais il a rajouté que cela ne devrait pas entrer en jeux avec la problématique de l'indépendance de la Catalogne.

Après la mention de cette proposition de loi qui assure la préservation de la corrida sur le plan culturel, ce genre de spectacle ne va probablement pas disparaitre de la carte prochainement. Si l'on enlève la corrida à ses fanatiques, un gros morceau de la culture espagnole disparaîtra avec ces taureaux qui sont élevés à cette fin unique. Par contre, je peux vous assurer qu'il y aura toujours des mouvements anti-corrida. Il ne saurait pas une mauvaise idée d'apporter de grands changements à cette tradition tout en essayant de garder satisfaits leurs fanatiques. Espérons qu'un jour les admirateurs des corridas et les anti-corridas puissent trouver un point d'entente. A ver…

Photo: http://conorsaysboom.files.wordpress.com/2011/10/bullfight-copy.jpg

Études sur les handicaps : des « freak shows » aux services d'accessibilité



Cécile Rodriguez-Beaudoin
ca_rodriguezbeaudoin@laurentienne.ca

Au début du mois de février, mon professeur de philosophie nous a annoncé qu'il allait terminer un de ses cours de bonne heure afin que nous puissions assister à des présentations traitant sur divers sujets en relation avec les handicaps. Étant une personne qui bénéficie des services d'accessibilité de l'Université Laurentienne, j'ai tout de suite été intéressée.

Le tout a été organisé en partenariat avec l'Université Laurentienne par le Centre international de recherche interdisciplinaire en sciences humaines. Les ateliers ont eu lieu dans le Grand Salon le 6 et 7 février.

La première présentation à laquelle j'ai assisté avait été préparée par Ellen Vincer et s'intitulait Early Cinema, marginalized bodies and American Freak Shows. Elle provenait de l'université de York et a commencé par introduire les spectacles qui étaient montés dans les années 1800 jusqu'au début des années 1900 afin d'exhiber les gens qui présentaient des anormalités physiques et mentales (ce qu'on appelait un handicap à l'époque). On marginalisait ces gens complètement en promouvant leurs handicaps comme des abominations du corps humain et, simultanément, on promouvait un modèle du corps humain basé sur les ethnicités européennes et américaines (les personnes d'autres ethnicités, comme ceux d'origine africaine, étaient aussi considérées comme ayant une anormalité). Les cirques et les carnavals, par exemple, présentaient souvent des freak shows qui avait comme buts de démontrer les handicaps comme des formes de divertissement. Avec l'arrivée du cinéma, ces spectacles se sont transposés sur l'écran du cinéma et sont devenus des thèmes populaires pour les films du début du XXe siècle.

Plusieurs cinéastes s'inspiraient de gens avec des handicaps pour créer des films tournant autour d'une anormalité physique. Georges Meliès, par exemple, a créé Un homme de têtes qui suivait l'histoire d'un homme avec multiples têtes, sûrement en s'inspirant de jumeaux siamois. Peu après, il sortit avec L'homme avec la tête en caoutchouc au sujet d'un homme qui semble avoir une tête d'une malléabilité surprenante. Le cinéma allait jusqu'à exagérer le handicap en mettant en évidence le personnage qui l'avait et en utilisant des prises en gros plans. Ces films valorisaient également les ethnicités européennes et américaines et traitaient les gens d'autres cultures comme des Européens défigurés. Bref, si l'on compare les conditions dans lesquels on traitait les gens avec des besoins spéciaux à cette époque avec celles d'aujourd'hui, l'être humain a fait beaucoup de progrès. Il est clair que les gens avec des handicaps étaient considérés comme étant inférieurs et l'on n'avait pas leurs meilleurs intérêts à cœur.

Ce qui m'amène à la présentation qui a été faite par Dr Geoffrey Rhéaume, du département de santé de l'Université de York s'intitulant Disability History : A brief survey from Ancient Times to the Present. Dr Rhéaume est le cofondateur des Psychiatric Archives in Toronto et se spécialise à trouver des entrées de journaux intimes de patients des hôpitaux à Toronto afin de découvrir le passé des patients à travers l'histoire. Dr Rhéaume commença sa présentation avec une récapitulation historique de la perspective de la société envers les gens avec des besoins spéciaux.

Dans le temps médiéval, les handicaps (qu'ils soient physiques ou mentaux) étaient considérés comme un pêché ou une abomination. La société adoptait une attitude négative envers les gens qui les avaient puisqu'ils croyaient que le diable tirait des flèches aux gens pour qu'ils aient un handicap. On avait également peur que ces gens transmettent leurs handicaps (comme s'il s'agissait d'une épidémie de peste). On accusait ensuite ces individus de causer des désastres naturels, d'être possédés par le diable, etc.

Il est clair que les services d'accessibilité desquels on peut bénéficier aujourd'hui n'auraient jamais été considérés à l'époque. Au contraire, on commença à créer des spectacles (qui devinrent ensuite les premiers freak shows) où les acteurs s'habillaient comme les gens avec des handicaps et se moquaient d'eux. Bientôt, on les appelait des fous de villages. D'ailleurs, le terme anglophone lunatic dérive d'une croyance qu'on avait à l'époque que la lune avait certains pouvoirs qui pouvaient causer des handicaps.

Une fois qu'on avait identifié quelqu'un avec un handicap, il était catégorisé; les gens avec des handicaps intellectuels avaient un handicap naturel, ceux avec une condition psychiatrique étaient appelés des fous, des gens avec des handicaps physiques étaient appelés des impotents (cripple en anglais). Bientôt on commença à incorporer ces individus dans des spectacles (les freak shows) et on les traitait comme des bêtes de cirque. Comme mentionné précédemment, au début du XIXe siècle, avec l'arrivée du cinéma, les gens avec des besoins spéciaux apparaissaient dans des films et la majorité de l'histoire tournait autour de cette personne.

Si l'on compare donc les services d'accessibilité qui nous sont offerts à l'université en comparaison avec ce que la société pensait des gens à l'époque, l'être humain a certainement évolué quant au respect et à la compassion qu'il démontre envers ces individus.

Plan stratégique 2012-2017

Michel Laforge
mr_laforge@laurentienne.ca

« Ambitieux. Audacieux. Déterminés, » peut-on lire en ouvrant le document. « Excellence, liberté académique, respect, diversité, vérité, intégrité. » Ce sont certaines des valeurs sur lesquelles est basé le plan stratégique. Mais qu'en est-il vraiment?

Si le plan semble véhiculer une bonne volonté envers tous les membres de la communauté laurentienne, les moyens qu'il nous offre pour y arriver laissent à désirer. Attention, je ne dis pas que le document au complet ne vaut rien. Au contraire, plusieurs bons objectifs institutionnels s'y retrouvent. Ce qu'il faut examiner par contre, c'est le « double-speak » quasi orwellien qui y figure aussi.

Commençons.

À la page 5 du document, on note la citation suivante : « L'Université Laurentienne et ses partenaires universitaires fédérés offrent une expérience universitaire hors pair en anglais et en français, y compris une approche englobante de l'éducation des Autochtones » comme si c'était une chose faite. Toutefois, si vous consultez les numéros de l'Orignal déchaîné de l'année dernière (et depuis sa création) vous verrez un discours presque constant sur la médiocrité de l'état des programmes en français. Manuels de cours en anglais, programmes avec des cours indisponibles en français, manque de clarté à cet égard; on observe déjà une dichotomie entre le discours institutionnel et la voix des étudiants francophones, et ce, dès les premières pages du document.

En arrivant à la page 9 du document, on note l'aspiration de figurer « parmi les principales universités canadiennes reconnues pour la satisfaction et l'engagement étudiants ». Comme je le disais ci-dessus, le Plan stratégique contient d'excellentes aspirations. Pourtant, pour atteindre ces objectifs, l'Université Laurentienne souhaite notamment « intègre[r] l'apprentissage en salle de classe et l'expérience acquise sur le terrain lors de stages [ça ressemble au cours de voyage historique du département d'histoire, annulé il y'a deux ans en raison des compressions budgétaires], les projets fondés sur des études de cas [le programme d'Études de la santé, également affecté et presque fermé par l'administration n'en faisait-il pas?], l'apprentissage indépendant, la recherche appliquée [combien de programmes n'offre plus l'option de faire un mémoire de baccalauréat depuis les récentes compressions budgétaires?] », etc. Vous voyez la tendance. Il me semble que les exemples ci-dessus auraient pu être épargnés des politiques d'austérité budgétaires de l'université au lieu de « réinventer la roue » deux ans plus tard…

En ce qui concerne les pages 12 et 13 où on nous affirme que l'Université Laurentienne cherche à établir sa « réputation de destination de choix pour la population étudiante francophone et de l'immersion de tout le Canada et des pays francophones visés ». On note également une citation de M. Athanase Simbagoye, professeur au programme de la formation initiale à l'enseignement disant que « pour ce qui est d'un milieu propice à l'apprentissage de la langue française, la Laurentienne est une destination tout à fait rêvée. On y côtoie une très grande proportion d'individus qui sont bilingues – professeurs, personnel et étudiants ». Évidemment, ce genre de citation sert à attirer davantage les francophones de l'immersion. Comme toujours, c'est un bel effort, mais on doit se poser la question à voir si le milieu est vraiment aussi propice à l'apprentissage de la langue qu'on le suggère. Avec une offre réduite de cours en français, avec plusieurs programmes en français toujours incomplets, et avec plusieurs départements et services qui n'offrent rien de plus qu'un bilinguisme de façade (Aramark par exemple ou bien le service du courier [sic], de la livraison et de réception), je n'en suis pas certain. Or, la Laurentienne s'engage tout simplement à établir sa « réputation de destination de choix pour la population étudiante francophone et de l'immersion » et non à véritablement remédier au problème.

Finalement, à la page 17 l'institution nous promet qu'elle aura « continué d'appuyer [ses] programmes de haute qualité en langue française, y compris ceux qui répondent aux besoins de la communauté en matière de services de santé d'éducation, de culture et d'affaires ». Soit que l'administration était dans un univers parallèle étrange ou que j'ai rêvé tout au long de mon baccalauréat, mais il me semble que pour « continuer » de faire quelque chose il faut l'avoir déjà commencé. L'état des programmes en français n'est pas bon, malgré le fait que la proportion des cours en français aux cours en anglais ait été maintenue durant les deux dernières années. Cinquante cours en français ça en est moins que soixante-quinze, même si ça demeure trente pour cent de cent cinquante comme le sont soixante-quinze de deux cent vingt-cinq cours en français.

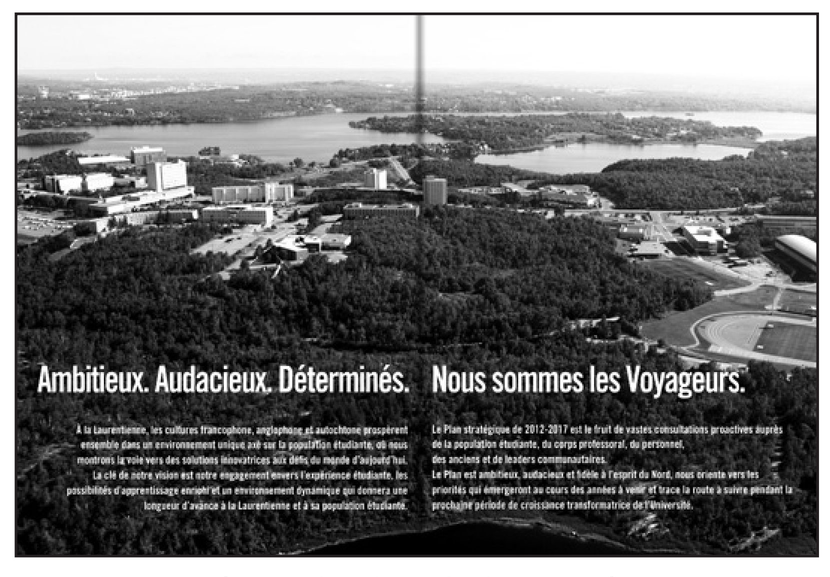


Image: www.laurentienne.ca/telechargeable/planstrategique

Quand on est déjà au minimum des cours pour offrir des programmes qui ont de l'allure et qu'on coupe davantage dans ce budget, on obtient une expérience universitaire de pauvre qualité. Peu importe, je vois en cette promesse un désir de maintenir le statu quo déplorable des cours de langue française à l'Université Laurentienne.

Toujours à la page 17, on promet également la construction d'un « Centre autochtone de partage et d'apprentissage qui constituera un lieu de rassemblement propice à l'acquisition de connaissances sur le campus de Sudbury ». Encore une fois, l'initiative est excellente. Pourtant, n'avait-on pas suggéré la création d'une Maison française à des fins semblables en 1970*? Je ne veux pas sembler comme un enfant criard qui cherche à avoir le même jouet que son frère, mais quelque part, il aurait probablement fallu inclure ce genre de recommandation dans le plan stratégique pour que les francophones réussissent enfin à s'épanouir sur le campus de la Laurentienne.

Peu importe, il faudra attendre cinq ans pour voir comment l'Université Laurentienne aura décidé d'implémenter les propositions retrouvées dans son Plan stratégique 2012-2017. Espérons que par ce temps-là, on aura réellement commencé à écouter les francophones et à leur offrir les solutions qu'ils réclament depuis les derniers 50 ans dans cette institution. Seulement à ce moment pourra-t-on savoir si elle fait preuve de véritable ambition, d'audace et de détermination.

Vous pouvez consulter le Plan stratégique et décider vous-même si vous êtes d'accord en empruntant le lien suivant : http://www.laurentienne.ca/telechargeable/planstrategique/

*Guy Gaudreau, « L'enseignement en français et bilinguisme » dans L'Université Laurentienne – une histoire. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010. p. 225-226.

« Il faut penser à la prochaine génération d'étudiants »

Chloé Hallée-Théoret
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

Le 6 février, l'Université Laurentienne a finalement lancé son plan stratégique. J'ai été déçue de voir que c'était surtout des employés et des administrateurs, avec très peu d'étudiants. J'en ai discuté avec la femme assise à côté de moi et elle m'informe que, malheureusement, c'est une situation qui n'est pas une surprise pour elle. Dans le fond, c'est un peu triste que les étudiants se préoccupent peu de ce qui se passe avec leur institution d'apprentissage. Même s'ils vont terminer leurs études bientôt, il faut penser à la prochaine génération d'étudiants. De plus, le diplôme que recevront les étudiants aura plus de valeur si l'université a la reconnaissance nationale que vise le recteur Dominic Giroux.

La cérémonie débute avec Micheal Atkins, vice-président du conseil des gouverneurs, qui dit quelques mots au sujet de la Laurentienne et du plan stratégique. La deuxième personne à parler était Émilie Thibault, une étudiante de première année, qui est récipiendaire de la bourse du doyen pour sa faculté. Elle débute son discours en français, qui reflète son expérience à l'université et pourquoi elle a choisi la Laurentienne. Son discours change rapidement à l'anglais. À partir de ce moment, son discours semble être écrit par quelqu'un d'autre qu'elle, car elle soulignait les exploits de la Laurentienne, plusieurs entre eux que pas tous les étudiants de première année connaissent. Ensuite vient Dominic Giroux, notre cher recteur. Il présente le plan en détail. Il se concentre sur la rétention et la satisfaction des étudiants. Il était clair en écoutant son discours qu'il vise une reconnaissance nationale, et il croit qu'avec ce plan, il y arrivera. Il a parlé brièvement des gros projets de la Laurentienne, dont l'école des mines, que l'administration continuera à développer durant les prochaines années, de Barrie et comment le projet construction du nouveau campus avance bien et comment l'école d'architecture aura un volet francophone. C'est la première fois que j'entends cela de façon officielle. Est-ce que le programme sera entièrement offert en français? Est-ce que les étudiants feront leur première année en français, deuxième année en bilingue ensuite en anglais? On ne le sait pas encore, ce sera quelque chose à découvrir en 2012-2013, l'année scolaire qui précède l'ouverture du programme. Il mentionne aussi qu'il se penchera sur le mandat bilingue de l'université, avec le certificat du bilinguisme et les postes désignés bilingues. Le certificat du bilinguisme est un certificat offert aux étudiants lors de leur graduation de leur baccalauréat pour démontrer qu'ils sont compétents dans les deux langues officielles. En ce moment, pour que les étudiants soient éligibles pour ce certificat, il faut prendre un certain montant de cours en anglais (ou dans la deuxième langue) pour démontrer qu'ils peuvent se débrouiller dans les deux langues. Les qualifications pour le certificat sont en reconstruction pour atteindre les buts du plan stratégique. Giroux planifie aussi de donner des cours de langue seconde pour les employés, pour garantir des services en français dans toute l'université. Bref, le plan stratégique est très ambitieux. Cela étant dit, l'administration ne peut pas atteindre ces buts seuls. Il y a 40 « champions », dont un pour chaque but du plan. La tâche de ses champions est de s'assurer que le but est atteint avant ou en 2017, en créant des groupes de consultation pour proposer des améliorations pertinentes dans leur domaine. On peut voir les champions sur plus ou moins toutes les nouvelles affiches du plan stratégique, accompagné de leur but pour les années à suivre. Si l'université réussit à atteindre tous ces buts pour 2017, tel que planifié, l'Université Laurentienne pourrait en effet devenir l'université du premier choix.


Balayez ici pour regarder une vidéo et en savoir plus.
Scan here to watch a video and learn more.
RECHERCHONS :
SPÉCIALISTES DES TÉLÉCOMMUNICATIONS
« Des lignes de transmission rompues, ça peut vouloir dire des vies en danger. Mon travail consiste à inspecter et à réparer le matériel de communication de mon équipe. Je fais en sorte que tous restent en contact pour que tous restent en sécurité. »
Caporal HAEBE BAGUIDY
WANTED:
TELECOMMUNICATIONS SPECIALISTS
"If our communications go down, lives could be at stake. My job is to inspect and maintain my team's communications equipment. Keeping them in touch and keeping them safe."
Corporal HAEBE BAGUIDY
FORCES.CA
ENGAGEZ-VOUS
1-800-856-8488
JOIN US
Canada

Attention aux mélomanes

Michel Laforge
mr_laforge@laurentienne.ca

Si vous pensiez que le mouvement des indignés (« occupy ») était original, vous rêvez. Depuis le début des années 2000, les Vulgaires machins s'affichent contre plusieurs des mêmes problèmes que les responsables des récentes mobilisations de l'Occident. Les plaies sociales engendrées par le système capitaliste, notamment la surconsommation, mais aussi le stress et la dépression chez les travaillants ont longtemps été des sujets sur lesquels se penchait le groupe.

Le groupe s'insère dans la veine des groupes skate-punk californiens du début des années 90. Bien que plusieurs de ces groupes aient fini par devenir des succès commerciaux incroyables (certains les accuseraient d'avoir trahi leurs racines punk - et dans plusieurs cas, ils auraient raison), les Vulgaires machins ont réussi à tenir à leur identité et à leurs messages tout en ne se rendant pas à la machine commerciale comme l'ont fait les groupes comme Green Day (si vous êtes nés après 1990, ignorez cette référence).

Or, c'est en suivant sa logique antimatérialiste que le groupe a décidé d'offrir son dernier album au prix que le souhaite l'auditeur. On peut donc le télécharger gratuitement dans sa version intégrale, bien qu'il vaut beaucoup plus que cela. Pour les étudiants, je suggère la modique somme de 10 $.

Pour ceux qui connaissent déjà le groupe et qui ont un goût pour la nostalgie et pour ceux qui viennent de faire leur connaissance, Slagado (le groupe des jeunes diffuseurs de la Slague) présentera les Vulgaires machins en spectacle acoustique à Sudbury le 1er mars au Little Montréal à 20 h!

Pour réserver des billets, vous pouvez communiquer avec la billetterie du TNO (la billetterie officielle de la Slague) au 705.525.5606 p. 4 ou par Internet à l'adresse www.laslague.ca

Bonne écoute!

Pour télécharger l'album des Vulgaires machins, suivez ce lien http://www.vulgairesmachins.org/boutique/disques/

L'Orignal est à la recherche de la relève pour l'année 2012-2013...

Si vous vous intéressez
à la rédaction, la mise en page,
la photographie, les communications,
l'organisation, ou encore aux postes
de trésorier/ère ou de publiciste,
nous avons une place pour vous!!!

Contactez-nous:
lorignal@laurentienne.ca

Au plaisir de vous rencontrer,
L'équipe de l'Orignal déchaîné

« Un cinéma avec un rythme différent »: entrevue avec Bernard Émond

Rebecca Salazar
rx_salazar@laurentienne.ca

Du 1er au 4e février, la Société de philosophie de Sudbury a présenté une rétrospective des films de Bernard Émond, un documentariste et cinéaste québécois. Sous invitation spéciale, Émond est venu à Sudbury pour prendre parti de l'évènement, offrant aux spectateurs de la rétrospective la chance de discuter avec l'artiste lui-même. Le dernier matin du festival, Bernard Émond a accepté de passer en entrevue avec l'Orignal Déchaîné.

RS : Le style de vos films est subtil, contemplatif, et s'apparente souvent plus aux méthodes de la poésie qu'à celles du cinéma contemporain. Comment avez-vous choisi le cinéma comme votre médium artistique?

BE : Je suis arrivé au cinéma par les sciences sociales. Mon premier amour c'est la littérature, mes héros culturels sont des écrivains — mais j'ai toujours aimé le cinéma. J'étais jeune homme à la grande époque du cinéma, lorsqu'il y avait toujours un film de Bergman, de Truffaut, de Fellini à l'écran, dans les années quarante à soixante. Je me base surtout sur ces modèles, et sur la littérature, donc le style de mes films n'a rien à voir avec les films contemporains : c'est un cinéma avec un rythme différent.

RS : Vous avez commencé votre oeuvre cinématique comme documentariste, pour ensuite s'orienter de plus en plus vers des films de « fiction ». Comment avez-vous fait cette transition? A-t-elle été difficile?

BE : Comme je l'ai dit, mon grand amour est la littérature. Même quand je faisais mes documentaires, c'était très écrit. Il y a deux types de documentaristes : ceux qui courent après la réalité et ceux qui la travaillent. Moi, je m'aligne avec ce deuxième type par l'importance que je place dans l'écriture. Lorsque j'ai embarqué dans les films de fiction j'étais un peu effrayé— il fallait apprendre comment jouer avec le jeu des comédiens. Mais le passage s'est fait assez naturellement, à cause que l'écriture, ça figurait quand même beaucoup dans mon travail de documentariste.

RS : Que voulez-vous inspirer avec vos films? Quelles actions, quelles questions voulez-vous inspirer chez l'auditoire?

BE : Je pense qu'il y a deux choses qui sont importantes pour moi. La première est l'attention au monde. On vit dans un monde où on est bombardé de distractions— on ne sait plus être attentif aux autres, à la nature, à notre souffrance. On passe la vie comme des spectateurs distraits d'une mauvaise émission télévisée... voilà pourquoi mon style (de ses films) est lent. Je voudrais que les gens retrouvent le plaisir de prendre attention on le retrouve souvent quand on est en amour, justement : cette insistance sur le visage, sur le paysage, sur le temps. La deuxième chose, c'est la compassion. Quand on est attentif, on ne peut pas ne pas être attentif à la souffrance. Il n'y a pas de vie qui peut être vécue sans compassion.

RS : Vous êtes anthropologue et non «-philosophe » par formation; qu'est-ce qui vous mène à la réflexion qui est profondément et philosophiquement centrale à vos films?

BE : C'est vrai que je n'ai aucune formation philosophique, et je suis assez inculte, n'ayant pas lu les grands classiques de la philosophie. Mais je ne vois pas qu'il soit possible de passer dans l'existence sans se poser certaines questions. Lucien Pelletier (organisateur de la rétrospective des films et professeur de philosophie à l'Université Laurentienne) me dit que mes textes ont une composante philosophique. Je suis honoré. Il faut questionner sa place dans l'existence. Tout dans notre monde nous dit qu'on n'a pas de limites, mais en vieillissant, on s'en rend compte que ces limites existent, et on apprend à les apprécier : comment prendre conscience de la beauté du monde si on ne se rend pas compte qu'on n'est pas là pour toujours? Ce n'est pas dans un sens négatif, cette pensée. Voir que l'univers est absurde, voir sa finalité m'inspire à vivre plus pleinement la vie dans les limites qu'elle me pose.

RS : Vos films ont des touches subtiles, mais importantes d'humour : que ça soit dans l'ironie et le sarcasme de Gérard dans 20h17, rue Darling, dans la naïveté de François dans La neuvaine, ou dans l'esprit des gens qui figurent dans vos documentaires. Quelle est pour vous l'importance de l'humour?

BE : Il n'y a pas de vie courte qui est possible sans humour. Je ne pourrais pas m'en passer de créditer l'humour de ma compagne pour cela, c'est elle qui me rappelle combien on a le pouvoir de rire. Je suis aussi un fan de Woody Allen : il y a quelque chose surtout dans l'humour juif qui a un caractère philosophique, qui choisit de rire de l'absurdité au lieu de désespérer.

RS : Vous avez accepté de venir à Sudbury en partie pour connaître l'expérience des Franco-Ontariens. Pourquoi?

BE : J'aime la vie en région. Dans mes films je m'intéresse à Charlevoix, à l'Abitibi, par exemple... très peu souvent dans les grandes villes. Il y a quelque chose dans l'existence des Canadiens Français à l'extérieur du Québec. Il y a quelque chose dans cette fragilité et cette résistance qui me touche. je sens qu'au Québec on a un faux sentiment de sécurité. Je sens une solidarité avec les gens de l'Acadie, de l'Ontario, moi, qui suis indépendiste, j'utilise le terme « Canadien Français » pour nous désigner, maintenant ce lien avec la vieille France. Il y a quelque chose dans le drame des minorités qui me touche énormément. Il y a une beauté dans leur résistance.



Photo: Rebecca Salazar

RS : Quelle est votre impression, jusqu'à date, de l'expérience Franco-Ontarienne?

BE : Je ne suis ici que depuis trois jours, donc tout ce que je peux dire c'est que j'aimerais revenir. Il y a quelque chose qui m'attire ici, dans la ville, l'architecture, les institutions que les Franco-Ontariens s'ont construits... j'aimerais y revenir.

Connaissez-vous Érik Bédard ?

Louis-Philippe Lévesque
lx1_levesque@laurentienne.ca

Il n'est pas québécois, ni français, mais bel et bien franco-ontarien. Si vous ne le connaissez pas et bien j'espère qu'après ce texte, vous allez vous en souvenir, car il est un joueur professionnel de baseball dans la plus grande ligue au monde (LBM).

Ça sent le printemps lorsque le Bal de Neige se termine et que le canal Rideau est fermé en raison de la température trop douce, mais il est temps pour les lanceurs et les receveurs de se rapporter pour le début des camps d'entraînement, en Arizona et en Floride.

C'est ainsi pour notre lanceur franco-ontarien, Érik Bédard âgé de 32 ans. Bédard a commencé à se faire un nom lorsqu'il commence ses études au Norwalk Community College, à Norwalk, dans le Connecticut. En 1999, il participe à la finale universitaire junior (NJCAA World Series) et est nommé lanceur partant au sein de la première équipe d'étoiles. Il est choisi par les Orioles de Baltimore au 6e tour au repêchage en 1999 (187e choix au total). Érik Bédard signe son premier contrat professionnel le 8 juin de cette même année. Fait renversant, il est l'unique représentant franco-ontarien dans la Major League Baseball. Ce grand bonhomme est natif de Navan, en Ontario, à l'est d'Ottawa. Bédard est un lanceur partant gaucher qui évolue dans les Ligues majeures depuis 2002.

Après trois saisons dans les ligues mineures, il se fait rappeler par les Orioles de Baltimore le 17 avril 2002. Il devient alors le 200e joueur d'origine canadienne à participer à un match des ligues majeures. Le partant franco-ontarien fait son entrée comme lanceur de relève lors de deux rencontres avant de retourner dans les ligues mineures. En septembre 2002, il doit subir une intervention chirurgicale pour remplacer un ligament dans son épaule gauche. L'année d'après, il recommence sa rééducation dans les ligues mineures et au début de la saison 2003, il obtient le cinquième poste comme partant dans la rotation des lanceurs à Baltimore.

En 2006, il participe à la première édition de la Classique mondiale de baseball avec l'équipe canadienne de baseball. Il est le lanceur partant face à l'Afrique du Sud lors du premier tour de la compétition et il retire six frappeurs sur prises en 4 manches sans accorder de point .

Le 2 décembre 2007, il devient agent libre et signe un contrat d'un an avec les Mariners de Seattle. Le bilan n'est pas très reluisant, il s'agit d'une saison parsemée de blessures et d'échecs professionnels. En 2008, il se blesse à nouveau au bras et cette blessure le tient à l'égard pendant un an.

Le 4 avril 2011, Érik Bédard est rappelé du club-école des Mariners de Seattle et il lance pour la première fois depuis juillet 2009. Après 16 départs, il montre une belle moyenne de points mérités de 3,45, malgré un dossier de 4 victoires et 7 défaites avec une équipe de dernière position. Le 31 juillet 2011, Érik passe aux Red Sox lors d'un échange à trois équipes impliquant les Dodgers de Los Angeles, les Mariners de Seattle et Boston. Bédard effectue huit départs avec les Red Sox de Boston remportant une victoire et deux défaites affichant une moyenne de points mérités de 4,03 en 38 manches.

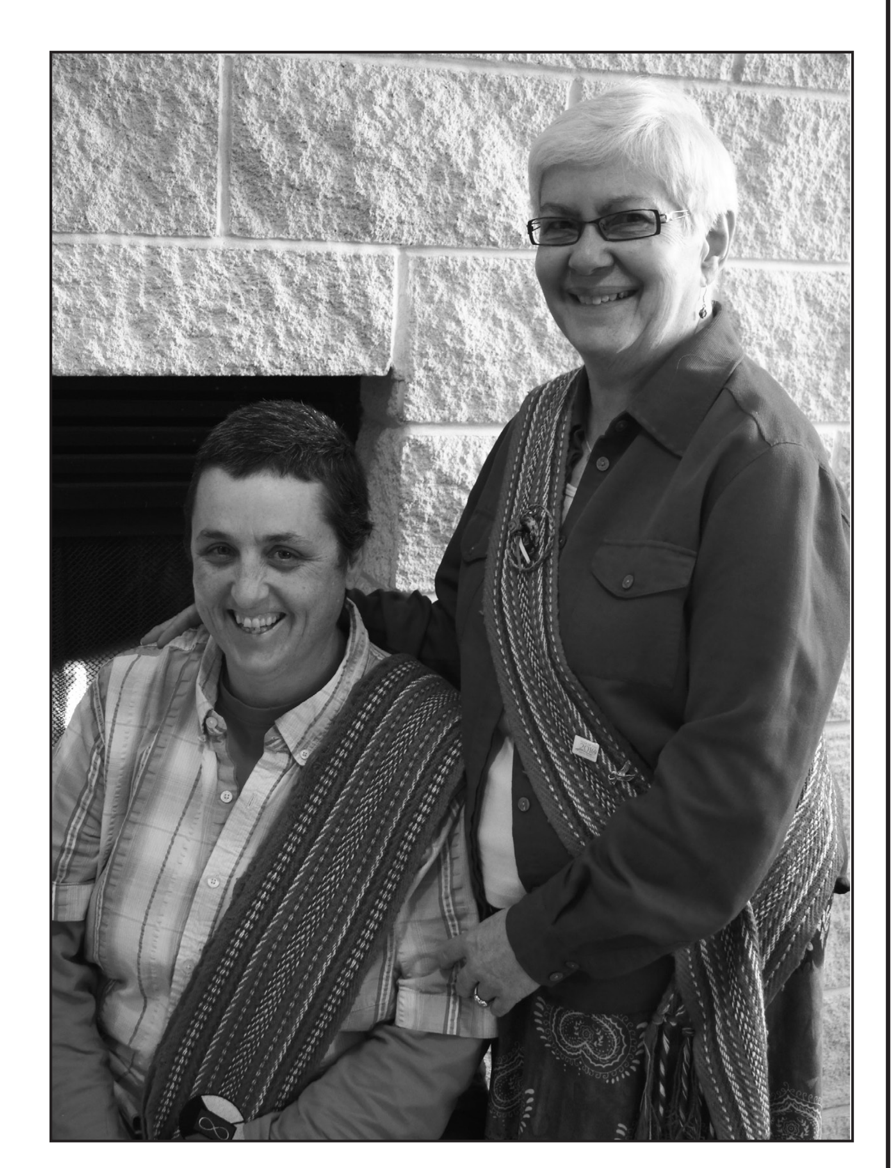
Le 7 décembre 2011, Bédard est libéré par les Sox et obtient un contrat de 4,5 millions de dollars pour une saison avec les Pirates de Pittsburgh.



Photo: www.countingbaseballs.mlblogs.com

À l'heure actuelle, Bédard commence à peine à se familiariser avec ses nouveaux patrons, le gérant Clint Hurdle et l'instructeur en chef des lanceurs Ray Searage, ainsi que le nouveau receveur Rod Barajas. Seul gaucher en lice, il attendra de voir comment le calendrier de la Ligue des pamplemousses va se dessiner pour savoir où il va se retrouver dans la rotation. Nous pourrons peut-être le voir à l'oeuvre lorsque les Pirates de Pittsburgh disputeront leur premier match présaison le 3 mars prochain, contre les Blue Jays de Toronto.

Communauté Métis de l'UL



De gauche à droite: Bobbi Aubin, coordonnatrice des relations avec les Métis, et Marie-Claire Vignola, aînée métisse en résidence accueillent les étudiants Métis au bureau des Affaires étudiantes autochtones. On peut les rejoindre aux bureaux L-222 et L-225 respectivement.

Faisons l'Anti-carnaval

Patrick Wright
px_wright@laurentienne.ca

Cette année, on va laisser faire se geler la face en buvant du chocolat chaud refroidi. Cette année, l'AEF vous propose l'Anti-carnaval. Une activité mettant en vedette des activités à l'intérieur. En fait, sentez-vous libre de vous montrer la face sans manteau, sans tuque et sans mitaines. Car vous ne l'aurez pas de besoin. L'hiver tirera bientôt à sa fin et avec cela viendra la fin du semestre hivernal. Alors, prenons le temps de célébrer nos efforts et nos engagements en dégageant! Voici les activités proposées :

Déjeuner aux crêpes
lundi 19 mars, 9 h à midi au local L-239
Venez vous bourrer de crêpes avec nous. Si vous êtes membre de l'AEF, c'est gratuit. Si vous êtes non-membres, ça coute seulement un dollar. Il y aura même des invités spéciaux qui viendront vous servir. Plus de détails à venir!

Soirée cinéma avec le film « Gerry »
mardi 20 mars, 19 h à l'Entre-deux
Réalisé par Alain DesRochers, le film « Gerry » met Mario Saint-Amand dans le rôle dramatique de Gerry Boulet, le regretté chanteur du groupe Offenbach. Le film sera projeté sur un grand écran et du maïs soufflé ainsi que des breuvages seront servis. Entrée gratuite, bienvenue à tous!

Tournoi d'impro – La Coupe Laurentienne
vendredi 23 mars, 9 h à 16 h au troisième étage du centre étudiant
La Coupe Laurentienne mettra en vedette des improvisateurs de l'amateur, de l'université et du secondaire. Les rires sont garantis! L'entrée est également gratuite!

En plus des activités, il y aura également plusieurs tirages qui seront fait pour entre autres des billets pour des spectacles et d'autres surprises. Pour entrer au tirage, il faut participer aux évènements. Donc, on espère vous voir là en grands nombres!



Nouvel an, nouveau toi

Thomas Restoule
tj_restoule@laurentian.ca

Nous voilà! Le début de l'an 2012. Un Nouvel An, un nouveau semestre et pour plusieurs, de nouvelles résolutions. Parmi les résolutions les plus populaires chez les étudiants il y a celle de perdre le poids qu'ils ont gagné pendant les temps de fêtes en se laissant séduire par les biscuits et gâteaux de Noël et autres desserts sucrés. La nouvelle année commence et les salles d'entrainement se remplissent. Alors, voici quelques informations ou « Timbit » qui pourrait vous aider à perdre du poids et vous mettre sur la bonne piste. Mettre aux poubelles tous vos sacs de croustilles, barre de chocolat, boissons gazeuses et les pâtes blanches. Oui, j'ai bien dit les pâtes blanches. Lorsque nous consommons les pâtes, notre corps transforme les glucides en sucre, qui devient du gras. Il faut ensuite remplacer ces produits par des légumes et des fruits et prévoir du poulet au souper. Non seulement le poulet ne fait pas grossir, mais en plus, après l'entrainement, le corps à besoin des protéines pour réparer les muscles. En éliminant tout sucre et glucide de la diète, les résultats se manifestent plus rapidement.

Durant la journée, le corps a besoin de se nourrir, mais il ne faut pas oublier, chaque barre de chocolat consommé requiert au moins 25 minutes sur le tapis roulant « treadmill » pour éliminer les calories engrangées. Il en faut davantage pour un sac de croustilles. Plutôt, une pomme serait mieux indiquée. Non seulement elle est pleine de nutriments et de vitamines, mais en plus, la pomme envoie des signaux au cerveau qui atténuent la sensation de faim. Pour finir, il faut demeurer motivé. Oui, on sait qu'aller au gymnase est très intimidant, surtout quand on voit tout ce beau monde musclé et en forme. Mais il ne faut pas oublier qu'à un moment donné, ces mêmes gens étaient eux aussi en surpoids. Tu arriveras! Une bonne idée pour se garder motivé est d'écrire en lettres en gras sur un tableau, qui précisent les objectifs à atteindre. Par exemple, perdre 15 lb ou alors en gagner en muscles. Il faudrait aussi placer ce tableau sur un mur dans la chambre ou on pourra le voir chaque matin. Ne pas hésiter de consulter tes ami(e)s enthousiasmés par l'exercice pour de l'aide.

Maintenant que vous êtes un peu plus informé, bon entraînement et encore plus importante, bonne résolution!

Rédaction d'une dissertation comme étudiant universitaire

William Breton
wbreton@laurentienne.ca

Être étudiante ou étudiant universitaire n'est pas toujours facile. L'horaire de chacun déborde de tâches à accomplir telles qu'étudier pour une évaluation, rédiger un rapport de laboratoire, faire les lectures préalables avant le cours du lendemain, travailler sur un projet et ainsi de suite. Certains ont même des emplois à temps partiel ou font du bénévolat après les cours ou durant les fins de semaine. Le temps libre semble être inexistant à certains moments. Bien que tous les types d'activités mentionnées ci-haut puissent sembler exigeantes, celle que plusieurs aimeraient éviter est la rédaction d'une dissertation. Dépendamment du cours en question, la dissertation peut être très longue, soit par exemple dix pages ou plus. C'est cet aspect, ajouté au fait que la rédaction pourrait prendre plusieurs heures à écrire et que le sujet à aborder n'est pas toujours le plus intéressant, qui amène les étudiantes à percevoir la dissertation comme étant pratiquement un vrai cauchemar. En réalité, rédiger une dissertation peut être un travail beaucoup moins exigeant. Il suffit tout simplement de bien s'organiser au préalable. Cet article propose des conseils qui pourront potentiellement en aider plusieurs à surmonter certains obstacles la prochaine fois qu'ils auront à rédiger une dissertation.

La plupart des étudiants aimeraient ne jamais entendre le nombre de pages requises pour leur dissertation. Il faut surtout éviter de se soucier de cette exigence, car cela n'est qu'une source de stress qui ne pourrait que nuire à la réalisation du projet final. Un autre conseil important à retenir est qu'il n'est pas avantageux de commencer le processus de rédaction à la dernière minute, puisque le travail dans son ensemble est tout de même accaparant. Beaucoup d'étudiants le savent bien, mais le font quand même. Avec un horaire tellement chargé, il est vrai qu'il peut être tentant de seulement se concentrer sur les autres travaux et d'ignorer la dissertation qui n'engendre que peu de motivation. Une planification bien organisée sera donc la meilleure solution. En sachant la date d'échéance, il est possible pour un étudiant de bien se préparer. La première étape de ce processus de réflexion consiste d'établir un plan détaillé. Ce plan, s'il est bien structuré, diminuera le temps requis pour rédiger la copie finale. Écrit en crayon sur une feuille de papier ou rédigé à l'ordinateur, le plan consiste en général du titre de la dissertation, de l'introduction et de ses parties, du développement et de ses idées principales et secondaires, de la conclusion et de ses parties ainsi que des ressources utilisées (livres, articles, sites électroniques, etc.). C'est donc l'étape de la formulation d'idées générales à partir entre autres de la recherche effectuée. Il est à noter que les idées du plan ne feront pas forcément toutes partie du projet final. L'étudiante peut ultérieurement choisir lesquelles seront les plus pertinentes au contenu de la dissertation. Le plan détaillé rend seulement plus facile la notation des idées pour ensuite permettre de bien pouvoir structurer des paragraphes complets.

Après l'élaboration du plan détaillé vient la rédaction de la dissertation comme telle. Ici, comme pour le plan, l'étudiant ne devrait pas tout compléter en une seule journée; diviser la tâche en sections serait une meilleure idée. De plus, il est important de prendre plusieurs pauses, soit une pause de cinq minutes à chaque demi-heure par exemple, pour se lever et s'étirer. Le cerveau doit se reposer un tout petit peu pour pouvoir continuer la tâche avec efficacité. Avant de commencer à rédiger, l'étudiant devrait s'assurer de bien connaître le style de dissertation voulu et les exigences spécifiques données, s'il y en a, par le professeur. Un autre conseil pertinent serait de ne pas tenter de perfectionner la dissertation lors du premier jet. À cette étape, l'étudiant prend les idées du plan et les combine pour former des paragraphes. L'orthographe et la grammaire, bien qu'elles soient très importantes, peuvent être traitées plus tard lors de la révision. Si l'étudiant a des difficultés à soit rédiger un paragraphe concret ou à suivre la structure d'une dissertation, il devrait le plus tôt possible aller s'informer auprès de son professeur ou si cela n'est pas possible, faire une recherche à la bibliothèque ou en ligne. En ce qui a trait aux citations utilisées dans la dissertation, elles doivent être présentes lorsque l'idée provient de quelqu'un d'autre pour que l'étudiant ne soit pas puni pour avoir commis du plagiat. Les références, pour qu'elles soient le plus fiables possible, devraient être prises dans des livres ou des articles de périodiques plutôt que de l'Internet. La technologie étant tellement développée de nos jours, n'importe qui peut tenter de transmettre de la fausse information sur le web. La bibliothèque de l'Université est l'endroit parfait pour faire de la recherche et les bibliothécaires responsables du service aux étudiants sont là pour aider ceux qui ne savent pas où exactement commencer leur recherche.

Une fois la rédaction terminée, il ne reste plus qu'à faire une révision. Une bonne stratégie serait de demander à un ami ou même à un parent de lire la dissertation et de commenter sur son format et son contenu. Il est toujours bien d'obtenir une seconde opinion parce que l'étudiant a revu la dissertation tellement de fois qu'il se pourrait qu'il ait omis un mot, ait commis une faute d'inattention ou n'ait pas bien écrit une phrase, par exemple par inadvertance. De plus, ici même à l'Université Laurentienne, il existe un service d'aide en rédaction pour tous ceux et celles qui voudraient améliorer leur français et leur style à l'écrit. Pour faire un rendez-vous, les étudiants n'ont qu'à communiquer avec William Breton par téléphone au 705 675 1151 poste 1070 ou par courriel au wbreton@laurentienne.ca.

Silene Stenophylla : un réveil de la préhistoire?

Camille Tremblay Beaulieu
cl_tremblaybeaulieu@laurentienne.ca

Jurassic Park a attiré un vaste auditoire avec l'imagination et l'expertise de ses effets visuels. Par contre, aujourd'hui nous nous retrouvons avec une découverte plus qu'étonnante au sujet des temps préhistoriques, et ce, grâce à un écureuil! Cette année en Sibérie sous le pergélisol une graine enfouie par un écureuil fut trouvée par des scientifiques russes. Pourquoi est-ce que cette graine est si spéciale? Et bien, celle-ci date de 30, 000 ans! Les scientifiques ont procédé en faisant germer cette petite graine, ce qui a fait en plus germer quelques idées comme expériences futures…

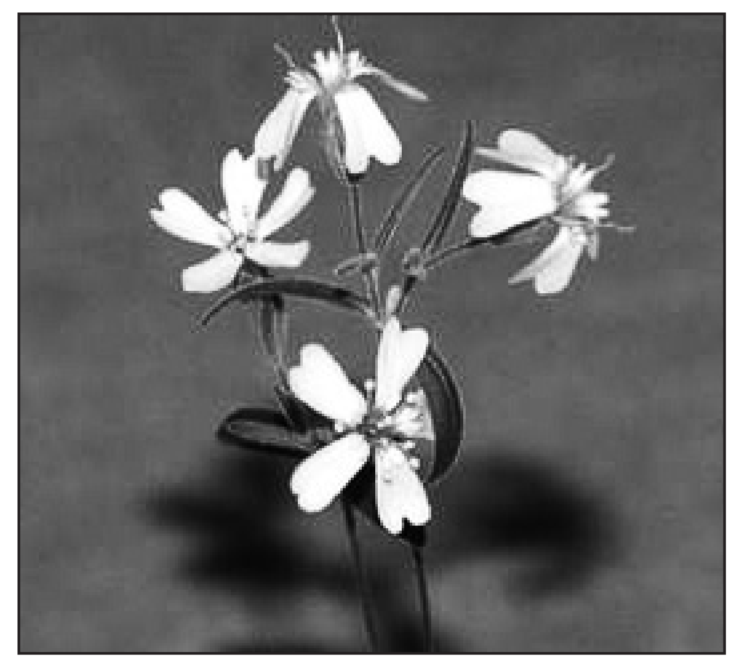


Photo : http://www.abcactionnews.com/dpp/news/local_news/water_cooler/russian-scientists-resurrect-ice-age-flower-silene-stenophylla

Vivre dans le moment

Matthew Lynch
mj_lynch@laurentienne.ca

Nous voici encore, arrivés près de la fin d'une autre année scolaire. La semaine d'études est finie, la neige commence à fondre, on anticipe l'arrivée du printemps, et, ensuite de l'été. L'hiver est presque terminé, un fait qui apporte de la joie à certains, ceux qui détestent l'obligation de porter des manteaux et des bottes chaque fois qu'ils veulent sortir de chez eux, et du malheur dans d'autres, ceux qui sont amateurs de sports hivernaux, et qui apprécient la beauté que la couche blanche donne au paysage. Plusieurs gens, qui sont initialement enthousiastes de la plus froide de nos saisons, se plaignent par ce temps de sa longueur pénible, tandis que d'autres souhaitent à tout prix qu'elle ne finisse pas.

Tout de suite, tellement de gens ont si hâte de voir la fin de l'hiver qu'ils ne prennent même pas le temps de l'apprécier. Oui, il fait parfois froid, mais on peut aussi patiner, faire du toboggan, ou simplement admirer la beauté que l'on voit par sa fenêtre. C'est bizarre que, dans la vie, nous passons tout notre temps à avoir hâte au futur qu'on oublie d'apprécier le présent. « J'ai hâte de commencer l'école, j'ai hâte à la semaine d'études, j'ai hâte aux vacances, j'ai hâte que l'hiver finisse, j'ai hâte à l'été. » Et le cycle recommence à nouveau. Sur une plus grande échelle, on entend également : « Je ne peux pas attendre à commencer l'école secondaire, je ne peux pas attendre à graduer du secondaire, je ne peux pas attendre à commencer l'université/le collège, je ne peux pas attendre à commencer à travailler, je ne peux pas attendre à me retirer... ».

Il est, bien sûr, très naturel de devenir excité au sujet d'un événement futur qui s'annonce amusant ou plaisant. Par contre, si notre anticipation de l'avenir nous prévient de voir la beauté du moment actuel, nous manquons une chance de jouir de nos vies. Si l'on fait l'escalade d'une montagne, oui, nous attendons avec impatience le moment où nous arriverons au sommet, mais l'on devrait également admirer la belle vue pendant l'escalade. Si l'on va quelque part, il faut se souvenir de jouir du voyage, et non seulement de la destination. Si l'on ne sait pas s'amuser pendant le voyage, que donc va-t-on faire une fois qu'on arrive à notre destination, et qu'on y accomplit ce que l'on voulait y accomplir? Similairement, si nous passons toute notre vie à attendre un moment, que faire une fois ce moment passé?

Souvent, ce n'est que trop tard qu'on réalise ceci. Trop de gens se disent qu'ils regrettent de ne pas avoir pris le temps de, pour employer un vieux cliché, s'arrêter sentir les fleurs. On entend les gens dire qu'ils aimeraient rien de plus que de redevenir jeunes, soit pour jouir de moments manqués, soit pour revivre des moments vécus.

Le fait est que toute saison, que ce soit une saison de l'année ou de nos vies, possède des moments desquels nous pouvons profiter si nous savions simplement les trouver. Le truc, c'est d'attendre avec patience pour les moments futurs, en jouissant des moments présents. La vie est un voyage difficile à prédire : elle est pleine de détours, et parfois, de blocages. Il y a toujours la possibilité que ce dont on passe tout notre temps à attendre ne prenne pas place. Par contre, le temps passé à l'attendre, le voyage, n'aura jamais été gaspillé si l'on en a profité. Repensez aux longues croisières en voiture de votre enfance : souvent, vous avez sans doute eu tellement de plaisir à admirer toutes les nouvelles choses autour de vous, et aussi à simplement jouer, que vous avez peut-être oublié où vous alliez. C'est de même avec nos vies aujourd'hui, avec une différence clé : nous ne sommes plus simplement des passagers dans le siège du derrière : nous sommes maintenant les conducteurs. La vie est la nôtre à vivre, prenons-en avantage tout de suite!

11 Obtiens ton PASSEPORT CULTUREL de l'AEF.

C'est gratuit et il t'offre des aubaines incroyables sur des événements, concerts et achats d'organismes francophones de la communauté

12

Viens découvrir l'un des meilleurs centres récréatifs de la province au Centre d'activités physiques et de loisirs de la Laurentienne. Tu en resteras bouche bée



Fais une marche

sur les sentiers de la Laurentienne, à quelques pas du campus. C'est le temps idéal pour admirer les couleurs automnales

14 DEMANDE

au personnel de la Bibliothèque de t'offrir une séance d'orientation. Il importe de bien connaître toutes les ressources afin de maximiser ta réussite scolaire

15

Découvre le salon étudiant Entre-Deux. C'est un lieu de rencontre pour les Francophones, au 2e étage de l'édifice des classes

Enrichis ta perspective mondiale 16

et découvre toutes les possibilités d'études et de stages à l'étranger avec Laurentienne internationale. C'est facile, économique et extrêmement bénéfique

Plonge dans la piscine olympique



de la Laurentienne au Centre d'activités physiques et de loisirs. Tu as la possibilité unique d'y retracer les exploits de l'Olympien Alex Baumann

18 Rends-toi à la salle Brenda-Wallace à la Bibliothèque.

Tu y retrouveras un panorama spectaculaire et une ambiance propice aux études – définitivement une découverte à faire dès que possible

19

Renseigne-toi auprès du Secrétariat général au sujet du **certificat de bilinguisme** de la Laurentienne. C'est tout un avantage de l'avoir sur le marché du travail

20

Joins-toi aux 12 000 auditeurs de la station de radio communautaire



CKLU 96.7 FM

qui diffuse sur le campus

101 CHOSES À FAIRE

AFIN D'ENRICHIR TON EXPÉRIENCE UNIVERSITAIRE



www.laurentienne.ca

…conseils 21-30 dans la prochaine édition de l'Orignal Déchaîné